



Raymond Guérin

Du côté de chez
MALAPARTE

*édition augmentée de fragments inédits,
de photographies,
et d'une postface de l'éditeur*

finitude
2009

VINGT EXEMPLAIRES, NUMÉROTÉS DE
I A XX, SONT ACCOMPAGNÉS D'UN
PORTFOLIO CONTENANT TROIS
PHOTOGRAPHIES ORIGINALES.

Du côté de chez Malaparte

Photographies : tous droits réservés.

© Finitude 14, cours Marc-Nouaux à Bordeaux, 2009.

Revoir Capri

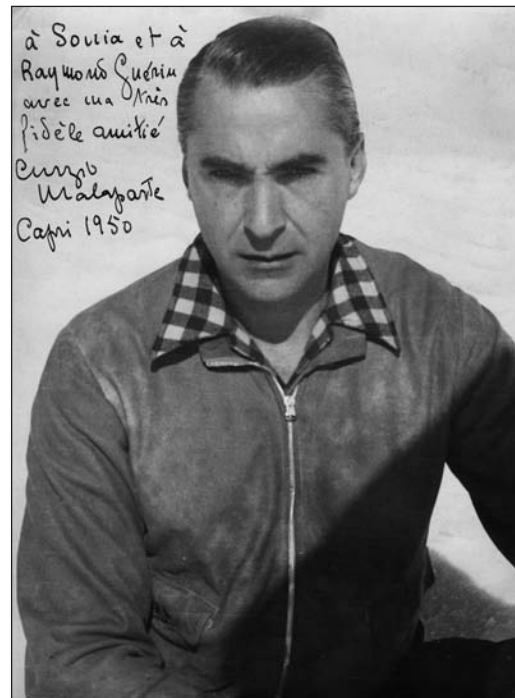
« **V**ENEZ, m'avait écrit Malaparte.
*C'est l'hiver qu'il faut voir
Capri. L'été, l'île est envahie par
toute la saleté de Rome et de Naples. Venez donc,
vous passerez chez moi des jours formidables et
vous pourrez travailler en toute tranquillité*».

Certes, c'était une folie d'accepter. Mais c'eût été une bien plus grande folie, encore, que de ne pas commettre cette folie! Revoir Capri, revoir notre île bien-aimée, après une absence forcée de onze années, et la revoir non plus

l'été mais l'hiver, la revoir, surtout, en se demandant si on n'avait pas fini, de loin, par l'embellir outre mesure, par l'élever jusqu'au mythe et par en faire, au mépris de toute réalité, un étrange lieu de délices, oui, c'était bien tenter le diable !

Mais nous n'avions pas plus tôt mis le pied sur le quai, Sonia et moi, que l'accueil de nos amis, de Malaparte, souriant et seigneurial, de ce bon Castello, le peintre, et de tant d'autres qui formaient autour de nous comme un cortège rustique et bavard, que la douceur des fumées des maisons de pêcheurs de la Marina Grande, que le Monte Solaro crépusculaire, que le charmant Funicolare, que l'impertinent grouillement de la Piazza, de toutes parts investie par les terrasses des petits cafés lumineux, que tout cela, donc, nous assurait, par sa voix, que notre souvenir ne nous avait pas trahis. Capri, en dépit de toutes les sottises répandues aux quatre coins du monde par les touristes, les journalistes et les chanteurs d'orgeat, Capri était bien toujours le plus bel endroit au monde et, ce que

nous ne savions pas encore, nous allions y vivre dans la plus étonnante maison qu'il nous ait jamais été donné de voir...



Curzio Malaparte



La Casa Come Me, sur la pointe de Massullo

Casa «Come Me»

CASA «*Come Me*» : la maison «*Comme Moi*» !
Parbleu ! une fois dépassés les Faraglioni et la Monacone, soudain la côte de Matromania s'offrit à nous tout au long du sentier cimenté, aux courts escaliers de briques, courant comme un pâle serpent au flanc embaumé de la montagne. Et là, tout en bas, allongée sur l'abrupt rocher de la pointe de Massullo, solide comme une casemate, insolite comme une architecture de Chirico, avec son

escalier-terrasse de trente-deux marches en forme de trapèze, montant vers le ciel, impressionnant comme un temple aztèque, et ce blanc solarium à figure d'épure dont l'audace mérita les éloges de Le Corbusier, avec des à-pics de soixante mètres au-dessus de la mer, jaillissant, libre et nue, des touffes d'euphorbes et de campanules, enfin nous apparut, solitaire et de bon augure, la casa « *Come Me* » : la maison « *Comme Moi* » !



Façade de la Casa Come Me

C'est écrit sur la porte. C'est écrit dans son dessin, dans sa décoration, dans son ameublement. C'est ainsi que Malaparte l'a voulue, l'a conçue. Elle est à son image. Fièbre, mais simple. Sévère, mais généreuse. Presque inaccessible, mais toute grande ouverte aux hommes de bonne foi. C'est un signe que les sièges y soient rudes, les tables rares et les miroirs bannis. Ce n'est pas la demeure d'un voluptueux, d'un dilettante, d'un sardanapale. C'est celle d'un errant, d'un aventurier habitué à vivre sous la tente. C'est celle, avant tout, d'un écrivain qui se bat et ose dire ce qu'il faut dire.

Si les chambres de l'Ospizio, au rez-de-chaussée, réservées aux invités, sont confortables et raffinées sans faux luxe, déjà la salle à manger de dimensions réduites, sorte de coffret de bois clair des Abruzzes, aux murs décorés de gravures équestres, avec son gros poêle de faïence et sa banquette de noyer en fer à cheval, évoque un carré d'officiers de marine. Si l'on monte au premier étage, dans ce que l'on s'amuse, avec Malaparte, à appeler : *l'orgueilleuse*

retraite du Maître, c'est pour faire irruption dans un hall immense, aux larges baies, à peine meublé, grandiose et glacé, aux résonances si apolliniennes qu'on en pourrait faire une admirable salle de musique. Et si je demande à Malaparte :

— Pourquoi ce sol en pierres ?

— Afin qu'on ne soit pas tenté d'y danser ! Naturellement ! ose-t-il me répondre, avec ce franc sourire ironique qui vous fait tout de suite chaud au cœur.

Au-delà du hall s'ouvre la chambre. C'est une pièce de célibataire. Elle est nette. Elle sent bon la cire et la lavande. Aux murs, des livres. Partout des livres. Et quelques tableaux. Des portraits de Malaparte par Campigli, de Pisis, Leonor Fini. Mais ce qui frappe le plus, c'est le lit, étroit, austère, un lit d'ascète, d'ermite, que dissimule une magnifique couverture de daim.

En proue, face au large, avec sur le côté gauche une vue unique sur la corniche de Positano et d'Amalfi, voire sur les Sirénuses, le cabinet de travail-bibliothèque, aux murs duquel alternent Marie Laurencin, Delaunay, Matisse, Zadkine,

Lhote, Foujita, Dufy, Chirico. Malaparte travaille là à son prochain film dont il fait à la fois le scénario, le découpage et la mise en scène, film pour lequel il a signé avec Alexandre Korda et qu'il tournera en juillet, dans les environs de Montepulciano, au sud de Sienne.



Curzio Malaparte chez lui

Dans son dos, un vaste canapé et d'énormes fauteuils pour ses amis. Pour lui, une chaise de paille. Sa machine à écrire, ses papiers sont posés sur une plaque de plexiglas. Devant ses yeux, une merveilleuse photo de son chien Febo, mort depuis neuf ans maintenant, ce



Raymond Guérin devant le grand escalier de la Casa Come Me

chien qu'il avait recueilli mourant sur la plage de Marina Corte, à Lipari, qu'il avait soigné, nourri, élevé, qui avait été son unique compagnon durant sa déportation, et dont il parle avec tant de pathétique dans *La Peau* :

— Jamais je n'ai aimé une femme, un frère, un ami, comme j'ai aimé Febo. C'était un chien comme moi. C'était un être noble, la plus noble créature que j'aie jamais rencontrée dans ma vie.

— Est-il vraiment mort comme vous le racontez dans votre livre ?

— Non, c'est ici qu'il est mort, après une douloureuse maladie. J'étais sur le front russe. C'est Maria (Maria, servante au cœur fidèle) qui l'a veillé, jour et nuit. Il couchait dans sa propre chambre. Dans la journée, elle laissait toujours la porte ouverte. Un soir, à son retour du village, elle a vu la porte fermée et elle a compris que tout était fini.

— Il n'avait pas voulu qu'on le voie mourir.

— Naturellement ! Il est mort seul ! J'imagine qu'il en avait décidé ainsi.

— Mais l'histoire de la clinique vétérinaire de Pise, alors ?

— Exacte! On coupait effectivement les cordes vocales de ces malheureux chiens avant de les opérer pour les expériences. Dieu merci, Febo, lui, a échappé à cette torture!

Je me détournai discrètement pour laisser à Malaparte le temps de raffermir ses traits. Mais, bientôt, je vis que son visage, tout à l'heure plein de larmes, était de nouveau éclairé par un bon sourire et je lui tendis une brochure que je venais de trouver sur une étagère.

— Ah! me dit-il, vous voulez savoir comment les Malaparte sont alliés aux Bonaparte?

— J'ai feuilleté quelques pages. Mais je me perds un peu dans la généalogie des deux familles.

— En fait, « Malaparte » était seulement le nom d'un de mes oncles. Je l'ai pris pour pseudonyme. Ça faisait plus italien!

Un connétable des lettres

CURZIO Malaparte a pour nom véritable Kurt Suckert. Son père, un Autrichien, s'expatria après la guerre de 1870 pour fuir le pangermanisme à la Bismarck, qu'il détestait. Il entretint Curzio dans le culte de la France et de la Liberté, ce qui n'excluait pas, chez lui, une certaine brutalité de manières puisqu'il allait, parfois, jusqu'à se servir d'une cravache.

— « Malaparte » veut dire : du mauvais côté!

— Quelle préfiguration que ce nom pour

vous qui vous êtes toujours trouvé, avec une relative complaisance, du reste, du mauvais côté de la barricade!

Malaparte, né à Prato le 9 juin 1898, n'eut pas une enfance heureuse. Son père avait fait fortune dans les tissages. Mais sa mère tomba gravement malade après sa naissance et le rendit responsable de son mauvais état de santé. Elle poussa la rigueur jusqu'à faire élever son fils (alors que ses autres enfants restaient auprès d'elle) hors du foyer familial, chez de pauvres gens dont il partagea la misère.

— Ce que vous ignorez, sans doute, c'est que j'ai fait plusieurs fugues dans ma jeunesse.

— Mon cher, vous êtes le type même du dromomane, nous interrompt son vieil ami, le docteur Camus.

Et moi, je songeais à ce Malaparte qui, dans sa vaste maison, ne peut rester en place, monte, descend, nous quitte, revient, arrose ses fleurs ou repeint sa cheminée; qui, durant les repas, se lève, dessert, va rôder à la cuisine, picore dans les plats, téléphone, marche, joue avec Pucci, son basset; à ce Malaparte, enfin,

dont la vie est un roman prodigieux d'actions, de chances et de malchances, de déplacements et de réclusions, de hauts et de bas, et dont le style emporté est tout de mouvement et de flamme.

— C'est ce qui explique aussi, peut-être, risquai-je, que vous vous soyez échappé du collègue Cicognini pour aller vous battre aux côtés des Français, en 1914?

— J'avais à peine seize ans, mais j'étais déjà grand et musclé. J'étais même très bon alpiniste. C'est ainsi que j'ai franchi les Alpes, échappant aux douaniers. A Marseille, j'ai réussi à me procurer de faux papiers certifiant que j'avais deux ans de plus et j'ai pu m'engager.

Hier, Maria m'a montré une photo de lui, en garibaldien, en 1915, à 17 ans. Il y est beau, mince, ardent, ombrageux. Il y a, déjà, son air tendre et impérieux, qui séduira tellement les femmes.

— L'homme est fait pour la guerre et pour la femme. La femme va avec la guerre!

— Êtes-vous vraiment un guerrier?



Curzio Malaparte photographié par Raymond Guérin

— J'ai été un témoin, un spectateur, non pas un protagoniste.

— De toute façon, il est évident que vous préférez la société des bêtes à celle des hommes.

Du reste, il ne chasse pas. Et il me raconte comment il sabota, un jour, une chasse au cerf à laquelle le prince Umberto l'avait invité, en poussant de grands cris devant la très noble compagnie médusée pour avertir le gibier avant qu'il ne soit surpris. Le prince, passablement contrarié, lui en voulut longtemps.

Ce doux, ce pacifique a, cependant, toujours fait preuve d'un franc courage. En 14, blessé, deux fois cité, il appartient à une section de lance-flammes et termina la guerre comme lieutenant. On n'ignore pas, non plus, qu'il s'est battu seize fois en duel, duels qui eussent pu être plus nombreux encore si tels de ses insulteurs ne s'étaient bassement dérobés.

Aujourd'hui, mûri, marqué par tant d'années de prison et de réclusion, il est encore, à 52 ans, un très bel homme. De haute taille, d'assez forte corpulence, il a tendance à prendre un peu

d'embonpoint et surveille sa nourriture avec coquetterie. Son visage, légèrement sanguin, est plutôt autoritaire et mélancolique au repos, mais s'éclaire dès qu'il parle et sourit. Malaparte devient alors le plus séduisant des êtres et vous éblouit par sa maîtrise, par l'étendue et la profondeur de sa culture, par sa mémoire prodigieuse, par son sens de la formule lapidaire, par ses trouvailles de grandiose bouffonnerie, par son aisance, par sa gentillesse et, surtout, peut-être, par son humanité et sa véritable bonté.

Un matin sur la terrasse

« **C**omment écrivez-vous ?
— Je dors mal, vous le savez, depuis Lipari. Je travaille donc, surtout, la nuit et me soutiens à force de café et de thé que m'apporte Maria.
— Quels ont été vos maîtres ?
— J'ai fait de solides études classiques. Machiavel, l'Arioste, Michel-Ange, les conteurs du XIV^e et du XVI^e ont eu, sur moi, une réelle influence. Également, tous les écrivains qui battirent en brèche tous les illuminismes :